Des Apaches à Angers 1903-1905

Adrienna Surot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1476>

DOI : 10.4000/abpo.1476

ISBN : 978-2-7535-1489-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2003

Pagination : 145-160

ISBN : 978-2-86847-811-5

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Adrienna Surot, « Des Apaches à Angers 1903-1905 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 110-1 | 2003, mis en ligne le 20 mars 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1476> ; DOI : 10.4000/abpo.1476

Des Apaches à Angers¹

1903-1905

Adrienna SUROT

Étudiante, Université d'Angers

Depuis la campagne pour l'élection présidentielle du 5 mai 2002, on parle beaucoup d'insécurité urbaine en France comme si ce phénomène était nouveau. Or, au début du xx^e siècle, les grandes villes françaises sont envahies par des malandrins qui, reprenant le nom d'une tribu de « Peaux-Rouges » du Far-West, traduisent en vols et surtout en violence gratuite leur protestation contre une société qui les rejette. Paris, en l'occurrence, est leur territoire par excellence. Paradoxalement, Angers, ville moyenne de province abritant environ 82000 habitants en 1901², se trouve également confrontée à ces nouveaux bandits. C'est justement cette originalité qui nous a poussés à entreprendre des recherches sur « un peloton tout spécial de l'armée du crime, celui que la presse a baptisé du nom d'Apaches et dont les journaux narrent inlassablement des hauts faits³ ». Une étude sur ces délinquants nous permet donc de réaliser une plongée dans l'univers, le décor et l'atmosphère qui régnaient à Angers au début du xx^e siècle. Mais elle nous permet surtout de démontrer que le problème de l'insécurité urbaine n'est pas récent. En 1910 déjà, le docteur Lejeune, auteur d'un virulent pamphlet à l'égard des Apaches, écrit que ce fléau urbain « a existé dans tous les temps et dans tous les pays. [Les ancêtres de l'Apache] étaient bien connus des vigiles de la Rome Impériale, et il y a des siècles que ses arrière-grands-pères dévalisaient les passants attardés dans les rues obscures du vieux Paris⁴ ».

1. Cette étude a été réalisée dans le cadre d'un DEA d'Histoire contemporaine, *La déviance en Maine-et-Loire des années 1880 à 1914*, préparé sous la direction de Jacques-Guy Petit et de Yves Denéchère, soutenu à l'Université d'Angers en juillet 2002.

2. LEBRUN, François, *Histoire d'Angers*, 1975, p. 216.

3. LEJEUNE, D', *Faut-il fouetter les Apaches?*, 1910, p. 6. Ouvrage uniquement consultable à la Bibliothèque nationale.

4. *Ibidem*, p. 15.

L'invention de l'Apache

C'est dans la France de la Belle Époque que la délinquance urbaine est désignée comme l'un des risques majeurs de la cité. Elle connaît d'ailleurs une brusque remontée après 1903 et 1904⁵. Cette progression de crimes et de délits retentissants témoigne bien d'une poussée de violence, notamment dans les grandes villes où l'alcoolisme sévit et où toute la jeunesse ouvrière, rétive aux disciplines industrielles, voit dans la délinquance le symbole d'une liberté sans entrave. Aussi la criminalité est en hausse ; elle est excessive et anormale. Ce constat fréquemment dressé au tournant des siècles finit par envahir le discours de tous ceux qui manient la plume ou qui disposent d'une tribune. Certains parlent de simple croissance, d'autres invoquent le déferlement du crime⁶. À vrai dire, le phénomène doit beaucoup à l'énorme battage qu'orchestrent les journaux avides de manchettes sensationnelles. À cet égard, *Le Petit Journal* et son supplément illustré jouent un rôle prépondérant en focalisant leurs articles sur cette délinquance qui ne cesse de croître. D'ailleurs, le docteur Lejeune, ennemi de tous ces désordres, déplore et montre que « les progrès de la civilisation sont indéniables, mais il s'en faut de les voir s'appliquer au moral aussi bien qu'aux côtés matériels des choses. Si [les Français de la Belle Époque ont] singulièrement avancé sur [leurs] pères au point de vue des facilités et des commodités de la vie, l'étiage moral n'a pas suivi la même marche ascendante⁷ ». Le mythe des Apaches qui surgit alors, donne bien la mesure de cette mutation de l'image du délinquant au début du xx^e siècle.

L'Apache voit officiellement le jour en 1902. Son nom est imaginé et lancé par la presse à propos des violences et des terreurs qui opposent deux bandes rivales pour les beaux yeux d'une jeune fille surnommée Casque d'Or. Le retentissement énorme que les journaux à un sou donnent à ces rivalités et à ces violences entre les deux camps, leur valent un succès immédiat. Rapidement, le terme « Apache » permet de désigner toutes les formes de délinquance urbaine : « Sous ce vocable, on a réuni l'escroc, l'escarpe, le rôdeur de barrière, le faquin à poignard, l'homme qui vit en marge de la société, prêt à toutes les besognes pour ne pas accomplir un labeur régulier, le misérable qui crochète une porte ou éventre un passant⁸. » L'existence d'ouvriers déclassés et progressivement passés à la délinquance n'est pourtant pas un phénomène nouveau, mais leur réunion sous ce terme permet tout à coup de pointer un danger majeur et lui donne une ampleur jusqu'ici inconnue. La paternité de cette transposition est pourtant controversée : invention de journalistes pour les uns, répartition du policier pour d'autres, le

5. KALIFA, Dominique, « Les Apaches sont dans la ville », *L'Histoire*, juillet-août 1993, p. 108.

6. CHAUVAUD, Frédéric, *De Pierre Rivière à Landru. La violence apprivoisée au XIX^e siècle*, Paris, Brepols, 1991, 271 p., p. 203.

7. LEJEUNE, Dr, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 5.

8. *Le Gaulois*, 13 septembre 1907. Cité par KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang*, Paris, Fayard, 1995, p. 153.

vocable serait, pour d'autres encore, le choix d'individus eux-mêmes habitués à baptiser leurs groupes de noms collectifs et emblématiques. En tout cas, qu'ils en soient ou non les inventeurs, les malandrins se sont reconnus dans cette image indienne, ils l'ont revendiquée et l'ont adoptée comme symbole de leur mobilité frondeuse et de leur esprit bagarreur. Dès lors, les Apaches sont devenus les nouveaux bandits des villes.

C'est en octobre 1902 que le terme « Apache » apparaît pour la première fois dans la presse angevine. Le mot n'est pas alors employé pour désigner des voyous mais plutôt pour insulter des conseillers ministériels de Blaison comme « on aurait également pu les traiter de Sioux » estime un journaliste pour qui « Apaches veut dire sauvages⁹ ». Il faut donc attendre janvier 1903 pour que la presse angevine utilise ce mot afin de désigner les « mauvais garçons ». À cette période, *Le Journal de Maine-et-Loire* fait remarquer que « depuis quelque temps, il est question de créer un nouveau poste de police à la Madeleine [un quartier d'Angers], parce que depuis quelques semaines, des tapageurs et des noctambules de toute sorte semblent se donner rendez-vous aux alentours de la rue Saumuroise. Un peu de surveillance de ce côté n'aurait rein d'excessif¹⁰ », en raison des multiples désagréments qu'ils provoquent aux résidents. Le mois suivant, en février 1903, la presse commence à être scandalisée par cette nouvelle forme de délinquance qui est en train d'infester Angers. Pour la première fois, à l'occasion des fêtes du Mardi Gras, des Apaches ont causé quelques désagréments et soulevé de nombreuses inquiétudes :

« Durant toute la soirée, ils se sont amusés de façon scandaleuse et bruyante. [...] Ils sont de mœurs frustes et dit-on quelque peu faciles ; ils remplacent par un enjouement familier l'élégance des anciennes Saturnales. Leur éducation trop souvent négligée et leur train de vie ordinaire ne les ont point préparés aux divertissements courtois et improductifs. [...] Ils se sont exprimés en grossièreté de langage et en violence de gestes avec lesquelles ne sont pas familiarisés les bourgeois [d'Angers] »¹¹.

Dès le début de l'année 1903 et cela pendant quelques années, la presse angevine rapporte constamment des faits divers accusant des Apaches d'agressions à l'encontre des passants. Peu à peu, ces événements « jettent dans la ville une émotion profonde [parce que] de nombreux habitants se retrouvent blessés ou indignement maltraités¹² ». *Le Journal de Maine-et-Loire* ose ajouter que « jamais jusqu'à ce jour de pareils faits ne s'étaient produits à Angers. C'est une innovation¹³ ». D'ailleurs, *Le Petit Courrier* remarque « qu'on les déplore et qu'on frémit en songeant avec quelle audace ces Apaches de province, veulent singer leurs collègues parisiens¹⁴ ». Dès lors, l'affirmation de Dominique Kalifa se vérifie parfaitement :

9. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 6 et 7 octobre 1902.

10. *Ibidem*, 6 janvier 1903.

11. *Le Petit Courrier*, 27 février 1903.

12. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 28 avril 1903.

13. *Ibidem*.

14. *Le Petit Courrier*, 8 juillet 1903.

en 1902, tous les rôdeurs parisiens sont devenus des Apaches et, dès 1903, la province a suivi¹⁵.

Un portrait des Apaches angevins

Le docteur Lejeune considère que « l'Apache est forcément un dégénéré, un produit régressif de l'activité humaine, un homme directement opposé à l'instinct de sociabilité perfectible qui constitue la base de [la] civilisation moderne¹⁶ ». En plein exercice de sa fonction de

« parasite social et de parasite redoutable, c'est dans sa jeunesse qu'[il] atteint son plein épanouissement, de 18 à 25 ans en général. Plus âgé [...] il se transforme le plus souvent en véritable bandit cambrioleur ou assassin, moins disposé à la piraterie de la rue, parce que recherchant les coups fructueux et craignant davantage l'œil de dame Police¹⁷ ».

La presse angevine fait très régulièrement mention de l'âge des malandrins et il s'avère que ces derniers sont toujours très jeunes. En juin 1904, *Le Journal de Maine-et-Loire* retranscrit un fait divers dans lequel sont inculpés trois garçons. Ces malandrins sont respectivement âgés de 22 ans, 20 ans et 19 ans¹⁸. Parfois même, les Apaches sont bien plus jeunes. En juillet 1904, *Le Petit Courrier* relate l'arrestation de « cinq rôdeurs de nuit », Louis Charbonnier, 17 ans ; Gabriel Mayol, 16 ans ; Henri Mayol, 16 ans ; Adolphe François, 15 ans et Arthur Aufray, 18 ans¹⁹.

On imagine alors de jeunes malfaiteurs vigoureux et robustes, de hardis compagnons prêts à faire étalage de leur force brutale. Mais paradoxalement, on observe plutôt « des jeunes gens aux membres grêles, à la taille souvent malingre, aux mains presque féminines dans leur manque de puissance. Leur teint est presque toujours hâve et blême, indiquant d'ailleurs presque toujours les stigmates de l'alcoolisme et des maladies vénériennes qui achèvent d'abaisser des constitutions déjà ruinées par une vie de débauche²⁰ ».

La description physique de ces délinquants est très dure mais elle s'avère réaliste. *Le Petit Courrier* et les autres organes locaux évoquent souvent leur « mauvaise mine²¹ » ou encore leur « mine patibulaire²² ». Toutefois, il faut nuancer ces propos. « La faiblesse musculaire des Apaches est toute relative, ce ne sont pas des infirmes, ni des malades et ils ont assez de vigueur physique pour se livrer aux crimes qui illustrent tragiquement leur existence²³. »

15. KALIFA, Dominique, « Les Apaches sont dans la ville », art. cit., p. 110.

16. LEJEUNE, D^r, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 17.

17. *Ibidem*, p. 22.

18. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 30 juin 1904.

19. *Le Petit Courrier*, 11 juillet 1904.

20. LEJEUNE, D^r, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 23.

21. *Le Petit Courrier*, 8 décembre 1904.

22. *Le Patriote de l'Ouest*, 13 août 1905.

23. LEJEUNE, D^r, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 24.

Il existe en outre une mode apache, caractérisée surtout par la « casquette significative²⁴ ». Celle-ci peut être à pont, plate, ronde, voire même gonflante. Cependant, cette mode n'est pas simplement le fait d'une coiffe. L'Apache « aime être bien mis » : il porte des foulards de couleurs vives, des pantalons évasés, des vestes courtes et cintrées et enfin, des bottines à bouts pointus et avec des boutons dorés²⁵. Cette mode persiste, sans discontinuer jusqu'à la Grande Guerre. Dès lors, la figure de ce malandrin fascine autant qu'elle terrifie. La presse a beau fustiger sa bassesse, dire sa lâcheté et sa cruauté, elle n'en finit pourtant pas de décrire ses mœurs et ses goûts vestimentaires.

Dans ses articles, le fait-diversier local évoque constamment l'activité professionnelle des Apaches. Ces derniers sont souvent des « ouvriers carriers²⁶ ». La région angevine est effectivement connue pour ses fameuses ardoisières dont les lieux d'extraction se situent à Angers mais surtout sur les communes voisines. Avrillé, Saint-Barthélémy-d'Anjou et bien évidemment Trélazé possèdent d'importantes carrières employant un nombre considérable d'ouvriers²⁷. D'autres malandrins sont « des couvreurs, des ouvriers de fabrique, des fumistes, des ouvriers maçons, etc.²⁸ ». Par conséquent, tous ou presque tous, sont issus du monde de l'usine ou de l'atelier. Jamais les publicistes ne précisent leurs origines ; ils signalent seulement qu'ils ont déserté l'atelier pour traîner. Ils sont des Apaches, voilà tout. On transforme ainsi en traits de nature, des motifs traditionnels de représentation. « L'apachisme est un état, clos et professionnel, et ce qui est inadaptation à la norme économique et sociale, parfois refus bruyant d'une société, est perçu comme une pathologie²⁹. »

Sinistre vaurien, jeune, incorrigible et irrécupérable, l'Apache fait le choix de vivre en bande. Pour lui, en effet, adolescence, ce nouvel âge de la vie qui émerge alors, rime avec délinquance. Bandes de quartiers, bandes de rues... la plupart du temps, ils se donnent des noms locaux. Autour d'un noyau dur s'agglutine un entourage de flottants qui s'attachent ou quittent ce noyau au gré des circonstances. Il existe « des chefs de bandes, monarques autocrates dont le pouvoir est basé sur la seule crainte de leur force, absolument comme les dirigeants des premières tribus humaines³⁰ ». Par ce terme de bande, il faut entendre un nombre qui varie souvent entre trois et parfois plusieurs dizaines de personnes. Cependant, ces « bandes d'escarpes » ou encore ces « bandes d'anarchistes » comme les qualifie *Le Journal de Maine-et-Loire*³¹, sévissent le plus souvent en petits groupes,

24. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 15 septembre 1904.

25. PERROT, Michelle, « Dans la France de la Belle Époque, les Apaches, première bande de jeunes », *Les Marginaux et les exclus dans l'histoire*, Université Paris 7, Paris, Union générale d'éditions, 1979, 439 p., p. 391.

26. *Le Petit Courrier*, 27 octobre 1904.

27. LEBRUN, François, *Histoire d'Angers*, op. cit., p. 202.

28. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 14 septembre 1904.

29. KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang*, op. cit., p. 160.

30. LEJEUNE, D', *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 23.

31. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 23 avril 1903.

c'est-à-dire moins de cinq. Toutefois, il est déjà arrivé qu'au nombre d'une quarantaine, ces derniers assaillent deux ou trois passants paisibles d'Angers³².

En 1903, l'année de leur « apparition » à Angers, *Le Journal de Maine-et-Loire* tente de comprendre qui sont ces garçons, combien ils sont et surtout sous quelle emprise ils sont. À cet égard, le quotidien estime que :

« Ces crimes et ces délits sont imputables à une bande d'environ 150 ou 200 misérables, [...] presque tous repris de justice déjà, recrutés dans les plus immondes cloaques de la ville, chevaliers du surin, gibiers de bagne, prêts au meurtre, au pillage, à l'assassinat. On affirme qu'ils ont été embrigadés pour la circonstance par un chef qui les commande, auquel ils obéissent et qu'ils se sont fait remarquer et reconnaître dans les dernières manifestations par l'ensemble de leurs évolutions et la précision de leurs manœuvres exécutées au sifflet. La police les connaît pour la plupart, et si nous ne sommes pas de ceux qui prétendent qu'elle les ignore ou les protège, nous croyons qu'elle les observe plutôt qu'elle ne les arrête [...] »³³.

Cette estimation à environ 200 Apaches sur Angers est bien évidemment un nombre approximatif au début de l'année 1903. Or, celui-ci sera croissant au moins jusqu'à la fin de l'année suivante.

Les agissements des Apaches angevins

« D'un point de vue moral, l'Apache est un être antisocial [...]. Il lui faut le travail d'autrui, le prélèvement de la richesse extérieure, la nourriture, le logement, les plaisirs abondants, faciles et gratuits. Il ne produit rien, ne rend aucune fonction économique et par contre, il dépense beaucoup. Ce malfaiteur est lâche, extrêmement insensible à la souffrance et incapable de dominer un immense et forcené égoïsme³⁴. »

Dès lors, il nargue la société en place, fronde les autorités et méprise les travailleurs honnêtes, les ouvriers, ces « esclaves avachis ». Il a une hantise de « faire partie de l'horrible cortège des purotins et des fauchés » ; d'aller à l'atelier, pire, à l'usine³⁵. *Le Petit Courrier* déplore effectivement que ces « Apaches [soient] de tristes sujets travaillant rarement³⁶ ». Pourquoi gâcher sa jeunesse ? L'Apache considère effectivement que pour vivre et consommer, il lui reste une méthode toute simple : le vol.

Le 11 mars 1903, *Le Journal de Maine-et-Loire* relate une première attaque réalisée à Angers par trois Apaches qui dérobent à « leur victime, un portemonnaie contenant 46 francs³⁷ ». Mais, pour ramener un butin, ces derniers sont prêts à n'importe quelle atrocité et ne reculent pas devant la manière

32. *Ibidem*, 15 septembre 1904.

33. *Ibid.*, 28 avril 1903.

34. LEJEUNE, D^r, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 25.

35. PERROT, M., « Dans la France de la Belle Époque... », *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, op. cit., p. 395.

36. *Le Petit Courrier*, 11 juillet 1904.

37. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 11 mars 1903.

forte. Leurs victimes sont aussi bien des faibles que des nantis. À titre d'exemple, en septembre 1905, *Le Patriote de l'Ouest* retranscrit un fait divers relatant une agression de plusieurs Apaches à l'encontre d'un ouvrier carrier angevin. Ces derniers, « après lui avoir crevé un œil, l'ont dévalisé de fond en comble³⁸ ». À la même période, un autre angevin est assailli par quatre individus : « Pour ne pas être écharpé, ce malheureux doit se laisser tondre. Il abandonne son porte-monnaie contenant 16 francs, un paquet de tabac de 50 centimes et un trousseau de clefs³⁹. » Toutefois, ces attaques, trop fréquentes, ne sont pas toujours motivées par l'argent. Les délinquants agressent souvent par plaisir, pour semer la terreur dans la ville et pour narguer la population angevine. Mais ces agressions s'avèrent aussi extrêmement violentes. Sans motif, les Apaches en viennent directement aux coups de pieds et de poings. En avril 1903,

« [trois hommes] rentrent à l'hôtel du Cheval Blanc. Derrière eux vient une bande d'escarpes qui, rue Saint-Aubin, se met à lancer sur ces trois messieurs des projectiles de toutes sortes. Tout à coup, l'un des Apaches se détache de la bande et, se précipitant sur Tessié, le frappe brutalement avec un énorme gourdin⁴⁰ ».

Ce même jour, une autre « bande d'anarchistes » assaille René Poirier qui traverse paisiblement le Jardin du Mail : « Ils le rouent de coups, principalement au visage et sur la tête et l'ayant renversé le pîétinent⁴¹. » Un dimanche,

« trois jeunes gens honorablement connus dans [la] ville [d'Angers] se promènent lorsqu'ils sont attaqués par six individus qu'aucun qualificatif ne peut nommer. Ces tristes sires, sans avoir été provoqués, se mettent à lancer des pavés dont l'un tombe sur le pied d'un des trois camarades⁴². »

Ces attaques gratuites sont encore bien plus graves quand les Apaches utilisent des armes qui entraînent mort d'hommes. La plupart du temps, les malandrins sont munis de leur arme favorite : le couteau. Dominique Kalifa estime que les couteaux utilisés par les Apaches sont souvent de simples couteaux de cuisine ou à virole. Toutefois, cette arme demeure jusque dans les années 1910 l'arme par excellence des « mauvais garçons ». Avec le couteau s'établit une relation presque intime entre l'agresseur et l'agressé, dont le sang, sève suprême, est l'éclatante confirmation⁴³. À Angers, les attaques au couteau sont quasi permanentes. En juillet 1904, « Beaupérin et Deslandes frappent de deux coups de couteau à la tête la femme Pouplard⁴⁴ ». En juillet 1905, *Le Patriote de l'Ouest* relate « une agression d'une importante gravité qui met [tout un] quartier en émoi [...]. Une bande de colporteurs

38. *Le Patriote de l'Ouest*, 13 septembre 1905.

39. *Ibidem*, 5 septembre 1905.

40. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 23 avril 1903.

41. *Ibidem*.

42. *Ibid.*, 30 août 1904.

43. KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang*, op. cit., p. 130.

44. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 1^{er} juillet 1904.

larde sans aucune raison, un nommé Stéphans, à coups de couteau. Les agents interviennent mais il leur faut livrer un combat en règle pour s'emparer des forcenés⁴⁵ ». Dès lors, les « honnêtes gens » qui se font attaquer sont souvent grièvement blessés. La presse fourmille de notations à ce sujet. Elle évoque des « plaies assez larges au-dessus des yeux, des paupières légèrement fendues, des lèvres congestionnées et des yeux pochés⁴⁶ ».

L'Apache selon le Petit Journal

(supplément illustré du Petit Journal, 20 octobre 1907)

45. *Le Patriote de l'Ouest*, 31 juillet 1905.

46. *Le Petit Courrier*, 30 août 1904.

D'autre part, ces individus sont particulièrement rusés. Selon Michelle Perrot, « il existe[rait] 350 façons de voler : à la tire, à la détourne, à la roulotte, au radin, au rendez-moi, au poivrier, à l'américaine, à la cambriole⁴⁷... » Les Apaches d'Angers utilisent différents stratagèmes. En décembre 1904, *Le Petit Courrier* relate une agression à l'encontre d'un passant. L'individu « de mauvaise mine s'approche de lui et lui demande du feu ; il refuse. Aussitôt, le malfaiteur se jette sur lui et le frappe à coups de pieds et de poings. Deux autres malfaiteurs cachés dans les remblais accourent et se disposent à le frapper⁴⁸ ». En août 1905, *Le Patriote de l'Ouest* fait part d'une ruse utilisée par les Apaches afin de dérober les porte-monnaies des jeunes femmes. Deux Apaches invitent une certaine Augustine Laurent, une domestique de 20 ans

« à prendre une consommation et à la raccompagner ensuite chez elle. Elle accepte, l'imprudente ! Sur le chemin du retour, les deux individus nourrissant de noirs desseins ne tardent pas à terrasser la jeune femme, l'un la bâillonne, l'autre lui lance des coups de poings dans les côtes pour l'empêcher de crier et le premier la fouille. Il ne trouve rien dans les poches. Alors il relève les jupes, plonge la main dans un bas et en retire un porte-monnaie contenant 55 francs puis les deux compères prennent la fuite⁴⁹ ».

Un autre stratagème consiste à guetter des passants afin de les dérober au moment qui leur paraît le plus propice. À cet égard, *Le Petit Courrier* du 30 août 1904 relate que

« Grandin, ouvrier charpentier, [se trouve] dans un petit café de la montée Saint-Maurice : il se grise et montre les quelques francs qu'il a sur lui. À sa sortie, des Apaches le guettent : ils sautent sur lui et le frappent assez grièvement au visage et lui dérobent son argent⁵⁰ ».

En dernier lieu, une autre occupation apache consiste à narguer les agents de police. En effet, l'Apache déteste la police qui d'ailleurs ne l'effraie plus. Elle est à peu près désarmée vis-à-vis d'eux.

« Malheur à l'agent qui, dans une bagarre, cerné par vingt Apaches, se sera servi de son sabre ou de son revolver et aura tué ou seulement blessé l'un de ces intéressants personnages : il sera blâmé, puni voire révoqué... L'agent est la victime désignée. Il doit recevoir les coups et ne pas les rendre. Il peut, à la rigueur, s'emparer des coquins, mais défense lui est faite de les endommager⁵¹. »

Le premier mars 1904, *Le Petit Courrier* intitule son article « Gendarmes et Apaches. Bagarre rue Saint-Martin ». Lorsqu'ils sont en bande, les Apaches ne pouvant supporter les forces de l'ordre se précipitent sur les agents afin de les ruer de coups. Souvent, ce sont les policiers qui suc-

47. PERROT, M., « Dans la France de la Belle Époque... », *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, op. cit., p. 395.

48. *Le Petit Courrier*, 8 décembre 1904.

49. *Le Patriote de l'Ouest*, 13 août 1905.

50. *Le Petit Courrier*, 30 août 1904.

51. *Le Petit Journal*, novembre 1907.

combent sous le nombre. Force ne reste donc pas toujours aux représentants de la loi. Tel est le cas en septembre 1904 :

« Une quarantaine d'individus se trouve place des Arts, apercevant deux agents de service, ils les insultent grossièrement. Les agents essaient de s'emparer des plus audacieux de la bande ; mais les autres se portent à leur secours, accablent les gendarmes à coups de pieds et de poings et se lancent contre eux les couteaux ouverts⁵². »

Ce type d'agression à l'encontre des représentants des forces de l'ordre est permanent lorsqu'on lit la presse angevine de l'époque. Aussi, la thèse du docteur Lejeune résume tout à fait leurs agissements :

« Les délits commis par ces malandrins sont toujours à peu près les mêmes. Les coups et blessures viennent en première ligne, allant facilement jusqu'au meurtre. Puis on note les vols de toute nature, avec ou sans effraction. Ensuite à titre moins important, viennent des outrages aux mœurs, des rébellions et injures aux agents⁵³. »

L'espace-temps des Apaches

L'imagination des Apaches, héritière de toute une tradition urbaine, est prodigieuse. Ils excellent à utiliser les ressources d'une foule, d'une ville nocturne, dont ils connaissent tous les recoins et à profiter, comme par jeu, des naïfs. Les Apaches sévissent donc exclusivement la nuit.

« Les douze heures noires, formule hugolienne, découpent à leur manière le territoire de la ville. Elles métamorphosent l'espace citadin, elles redessinent l'imaginaire social. Des rencontres inattendues, des entremêlements éphémères, des confrontations extrêmes stimulées par le désir de l'encanaillement et l'organisation des contretemps, des tentatives de revanche spatiale aventurées par ces déshérités, inspirent des rôles et des attitudes, suggèrent des normes et imposent des formes de surveillance propres à la nuit⁵⁴. »

Angers diurne, synonyme du travail et de la vitesse ; Angers nocturne, synonyme de désordres et d'insécurité : voici le slogan que les habitants de cette ville peuvent tirer au début du xx^e siècle. Les désordres de la rue après minuit sont volontiers présentés comme les formes résiduelles d'une sauvagerie venue d'autres temps et d'autres lieux. À la venue de l'ombre, l'activité citadine normale – éteinte – est remplacée, par l'industrie de ces auteurs de mauvaises actions, dans une ville où les forces de l'ordre connaissent moins bien les détours et les replis que ceux qu'ils pourchassent. Dominant de toute sa charge dramatique la multitude des infractions à la loi, l'attaque nocturne, le plus violent des crimes de l'ombre, est donc constamment pratiquée par les Apaches.

52. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 14 septembre 1904.

53. LEJEUNE, D^r, *Faut-il fouetter les Apaches ?*, op. cit., p. 30.

54. CORBIN, Alain dans DELATTRE, Simone, *Les douze heures noires*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 12.

Le Petit Courrier « s'émeut sur la fréquence des attaques nocturnes, [il] les déplore et [il] les frémit⁵⁵ ». En 1904, le quotidien

« signale que l'on commence à voir dans les rues, la nuit surtout, des jeunes malandrins qui insultent les passants attardés, cherchant de mauvais coups à faire. [Dès lors], il faut absolument que dans une ville comme Angers, les honnêtes citoyens que leurs professions obligent à circuler soit la nuit, soit à des heures très matinales, puissent le faire en toute sécurité⁵⁶ ».

En effet, la presse titre trop souvent ses articles « Agression nocturne⁵⁷ », « Attaque nocturne⁵⁸ » ou encore « Rôdeurs de nuit⁵⁹ ». En août 1905, *Le Patriote de l'Ouest* s'indigne de nouveau, en rapportant une agression :

« Dans la nuit de mercredi à jeudi, des malandrins ont attaqué sans raison Monsieur Gustave, cultivateur, qui passait vers 11 heures du soir dans la rue des Poeliers. Après l'avoir brutalisé, ils ont essayé de lui prendre une certaine somme que celui-ci portait. [...] Un commerçant du quartier, à qui nous parlions de cette affaire, nous fit remarquer que chaque semaine, il s'en passait de semblable. Nous croyons que quelques rondes d'agents empêcheraient le renouvellement de ces scènes de sauvagerie⁶⁰. »

Ce peuple nocturne est encombrant parce que, non content d'occuper abusivement la voie publique, il transforme la ville en une grande énigme, un cruel jeu de piste, où silence, murmures et cris se succèdent avec une troublante imprévisibilité. *Le Journal de Maine-et-Loire* déplore donc que le « soir, on rencontre trop d'individus à la casquette significative, dissimulés dans les endroits obscurs et en retrait des rues du centre⁶¹ » pour échapper aux lampadaires de la toute nouvelle fée électricité.

Perçue comme le lieu privilégié du crime et de la délinquance, la ville fait peur. Yves Lequin, dans *l'Histoire de la France urbaine* dirigée par Georges Duby, souligne le parallélisme qui existe entre la progression démographique des villes et celle de la délinquance. La ville est donc le lieu par excellence du banditisme. Pourtant, en septembre 1904, *Le Patriote de l'Ouest* publie un article vantant les rues et les quartiers d'Angers.

« Parmi les plus belles villes de l'Ouest, Angers tient sinon la meilleure du moins l'une des principales places. Et pour lui conserver sa réputation, nos administrations municipales se sont attachées à l'embellir encore chaque jour. Des quartiers ont été reconstruits entièrement, des rues percées ou élargies et, maintenant, il ne reste que très peu de coins disgracieux, malsains, où l'air ne pénétrait que rarement⁶². »

Au XIX^e siècle, Angers connaît effectivement une croissance urbaine assez importante et la majeure partie des opérations d'urbanisme intéresse

55. *Le Petit Courrier*, 8 juillet 1903.

56. *Ibidem*, 2 février 1904.

57. *Ibid.*, 27 octobre 1904.

58. *Le Patriote de l'Ouest*, 4 août 1905, 5 septembre 1905 et 13 septembre 1905.

59. *Le Petit Courrier*, 11 juillet 1904.

60. *Le Patriote de l'Ouest*, 4 août 1905.

61. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 15 septembre 1904.

62. *Le Patriote de l'Ouest*, 23 septembre 1904.

Angers – Lieux où sévissent les Apaches

la rive gauche. Dès la chute de l'Empire, de nouvelles rues voient le jour et la construction de grands monuments publics de style néo-grec confortent l'image de l'« Athènes de l'Ouest⁶³ ». De ce fait, les malandrins agissent la plupart du temps dans ces nouvelles rues qui entourent ou intègrent directement le centre-ville. Ainsi, les Apaches font parler d'eux boulevard Ayrault, rue Parcheminerie, rue du Cornet, rue d'Alsace, rue des Lices⁶⁴, jardin du Mail, boulevard du Château, rue de l'Esclapart⁶⁵, Place de la République, Place des Halles, dans le quartier de la Doutre et surtout aux abords de la gare Saint-Laud⁶⁶. En effet, le chemin de fer apparaît comme un lieu privilégié de la dangerosité urbaine. Dès le Second Empire, de spectaculaires « crimes ferro-

viaires » mettent en lumière ce nouveau type d'agression, qui paraît d'autant plus incongru et scandaleux qu'il affecte l'un des symboles de la modernité, comme si ces criminels exprimaient là leur insolente capacité à s'adapter à l'ère industrielle. Cristallisant bien des angoisses, le chemin de fer est dénoncé comme le lieu de tous les forfaits : « pickpocketérisme » chronique, escroquerie, meurtres, banditisme. L'angoisse des voyageurs solitaires devient ainsi un thème obsessionnel⁶⁷. En 1903, *Le Journal de Maine-et-Loire* s'attarde sur la gare Saint-Laud, en tant que lieu d'insécurité à Angers.

« Le Petit-Mail de la gare Saint-Laud est, et cela la police le sait mieux que nous, le rendez-vous de gens de professions inavouables, prêts à toutes les besognes [...] Pendant plusieurs heures de nuit, les Apaches peuvent se livrer à leurs dangereux ébats, sans être inquiétés le moins du monde. Il y a là quelque chose d'anormal⁶⁸. »

63. LEBRUN, F., *Histoire d'Angers*, op. cit., p. 228-229.

64. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 15 septembre 1904.

65. *Le Patriote de l'Ouest*, 5 septembre 1905.

66. Arch. mun. d'Angers, I 114, circulaire du commissaire central adressée au maire et aux commissaires de police, 7 octobre 1904.

67. KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang*, op. cit., p. 113.

68. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 9 août 1903.

L'ivresse n'est pas en soi un délit, mais simplement une circonstance explicative de ce type de débauche nocturne ; elle n'est donc pas forcément retenue par les rédacteurs des rapports lorsqu'elle est cumulée avec un désordre plus grave. Pourtant, pendant la nuit, les Apaches boivent pour s'amuser et pour faire passer le temps. Dans la majorité des cas, ils commettent leurs agressions sous l'emprise de l'alcool. Le commissaire central de la ville d'Angers estime que « c'est surtout après minuit que l'ivresse prend de l'extension, que le tapage se fait dans les rues [et] que la sécurité devient incertaine⁶⁹ ». Didier Nourrisson, spécialiste de l'ivresse au XIX^e siècle, remarque qu'en matière de délinquance, un tiers des actes de rébellion et d'outrages envers les fonctionnaires ou agents de l'autorité est provoqué par l'abus de l'alcool. L'âge crucial se situe effectivement à l'entrée dans le monde adulte : l'Apache buveur a 19-20 ans. Les ouvriers des industries extractives arrivent largement en tête. Ainsi, l'alcoolisme, sous sa forme délictueuse, semble s'attaquer de préférence aux catégories les plus pauvres, les plus marginalisées, les plus isolées de la société⁷⁰. Le commissaire central d'Angers déplore que le nombre considérable de débits de boissons constitue pour l'ordre public un véritable fléau. Il constate que « la loi du 17 juillet 1880 sur la liberté des cabarets, a dépassé le but que se proposait le législateur qui s'est montré libéral au détriment de la société [...] parce que cette loi, il faut bien le dire, a favorisé la débauche et le vice⁷¹ ». Aussi, propose-t-il la fermeture des débits de boissons à minuit afin de diminuer cet état de choses. Sur 1 001 débitants consultés, 823 se prononcent pour cette mesure.

L'invasion apache de 1904 et sa médiation par la presse

Au début de l'année 1904, Mittonneau, adjoint au maire d'Angers et rapporteur au nom de la quatrième commission et de la commission spéciale de la réorganisation de la police présente ses observations⁷². Il remarque que

« les rapports de tous les commissaires centraux et plus particulièrement celui de Jacquemot, le chef actuel de la police, signalent la défectuosité de l'organisation de cet important service. Ils démontrent en outre, avec preuve à l'appui, que le personnel ne possède pas les qualités nécessaires au bon fonctionnement de cette institution et que l'autorité est souvent, pour ne pas dire toujours, désarmée en présence de faits qui ne seraient tolérés nulle part. [...] Payés par les deniers de tout le monde, [les agents] commettent un acte répréhensible en faisant supporter à ceux qu'[ils] devraient plutôt protéger, un zèle brutal que personne ne réclame, mais que nous, surtout, nous réprouvons de

69. Arch. mun. d'Angers, I 118, lettre du commissaire central d'Angers au maire d'Angers, 18 juin 1907.

70. NOURRISSON, Didier, *Le buveur du XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1990, 378 p., p. 203-204.

71. Arch. mun. d'Angers, I 118, lettre du commissaire central d'Angers au maire d'Angers, 18 juin 1907.

72. Arch. dép. de Maine-et-Loire, 62 alpha 28, rapport du maire d'Angers, 5 mars 1904.

toute notre énergie. En résumé, la commission décide de scinder en deux parties la réorganisation de [la] police municipale : rétablir la discipline en graduant la répression des actes blâmables et améliorer les émoluments des employés en faisant connaître [aux] agents que pour les avancements dorénavant à accorder, le zèle continu, la conduite, la régularité [...] sont les seuls facteurs pouvant permettre d'aspirer aux changements de situation⁷³ ».

Cette mise au point présentée par Mittonneau est motivée par les attaques apaches de plus en plus fréquentes. Elles nuisent au quotidien des Angevins qui demandent et attendent impatiemment « quelques bonnes rafles⁷⁴ ».

Tout au long de l'année 1904, les articles de presse évoquant les Apaches se multiplient et révèlent l'accroissement de la délinquance juvénile à Angers. *Le Journal de Maine-et-Loire* remarque que « les Apaches font beaucoup parler d'eux et, selon lui, une rafle s'impose pour la sécurité [des] concitoyens et des agents eux-mêmes⁷⁵ ». Une circulaire du commissaire central est alors adressée aux différents commissaires de police afin de leur faire prendre conscience de l'insécurité qui sévit à Angers.

« La municipalité exige avec raison, l'épuration complète de la ville. La Place de la République ou, cependant, se trouve un commissariat avec seize agents, est, comme les abords de la gare Saint-Laud, infestée de voyous. Il en est de même d'une partie de la Doutre, de la Place des Halles et d'autres quartiers de la ville. [Aussi, il prie les agents] de prendre des dispositions pour que tous ces individus sans aveu, qui ne vivent que de rapine et de vols ; qui dès le soir insultent et souvent maltraitent les honnêtes gens, soient arrêtés et, le cas échéant, déférés au Parquet⁷⁶. »

Le 7 octobre 1904, *Le Journal de Maine-et-Loire* intitule son article « Invasion d'Apaches ». En effet,

« d'après une note communiquée par la mairie à la presse, les négociants de la Place de la République ont adressé à Mittonneau plusieurs plaintes au sujet du stationnement d'individus paraissant des plus suspects devant leurs magasins. Ces plaintes sont reconnues fondées et Mittonneau, de concert avec le commissaire central, décide de prendre des mesures très énergiques, telles le renforcement des forces de l'ordre, pour rendre à ce quartier la sécurité publique qui paraît troublée par cette invasion d'Apaches. Espérons que la ville entière se ressentira bien de ce nettoyage qui se fait attendre depuis longtemps⁷⁷ ».

Bourgeois dévalisés ou molestés, femmes délestées de leurs réticules, passants « dégringolés » pour quelques sous : à lire la presse quotidienne, l'attaque nocturne est devenue le principal fléau de la ville d'Angers entre 1903 et 1905, suscitant évidemment inquiétudes et commentaires alarmistes.

73. Arch. mun. d'Angers, délibération du Conseil municipal, 5 mars 1904.

74. *Le Petit Courrier*, 2 février 1904.

75. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 15 septembre 1904.

76. Arch. mun. d'Angers, I 114, circulaire du commissaire central adressée au maire et aux commissaires de police, 7 octobre 1904.

77. *Le Journal de Maine-et-Loire*, 7 octobre 1904.

L'Apache qui fait souvent la « une » du célèbre supplément illustré du *Petit Journal*, montre bien la puissance sociale du fait divers à la Belle Époque et la force démonstrative de sa médiation par la presse. Les Apaches, chirurgiens malsains de la ville délétère, inquiètent alors beaucoup. Tout acte d'héroïsme conforte et désamorce à la fois cette peur : pourquoi ne pas en diffuser l'exemplarité ? La Belle Époque constitue ce que l'on appelle « l'âge d'or de l'imprimé » ou « l'âge d'or du fait divers ». À l'intersection exacte du neuf et de l'inquiétant, du public et du privé, de l'individuel et du collectif, trône alors le média par excellence : l'imprimé sous toutes ses formes et surtout la presse qui joue désormais le rôle d'une formidable caisse de résonance pour les interrogations et les évolutions⁷⁸. Elle entretient une répulsion mêlée de complaisance névrotique pour l'acte sanglant du criminel, mise sur l'effroi de la mort, à l'instar du fait divers le plus douloureux. La presse magnifie aussi l'héroïsme placide et critique du fait-diversier qui révèle et élucide l'affaire. Crimes et châtiments frappant des personnes excitent à l'évidence toutes les sensibilités et les représentations. Aussi, selon Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, le crime réprouve et moralise. Il aide à faire naître l'obsession et la revendication sécuritaire. Il accompagne ainsi, à sa façon, le progrès de civilisation, le mouvement d'homogénéisation culturelle qui polit alors tant de rapports humains et rend démocratiquement conflictuel ce qui n'est que vieille brutalité⁷⁹. En définitive, c'est bien la peur des Angevins qui se profile derrière ces innombrables articles. « Crapule misérable mais pittoresque, l'Apache cristallise sur sa personne tous les fantasmes d'une société en pleine mutation⁸⁰. » Devenu pour un temps la coqueluche d'un Tout-Angers prompt à s'encanailler, cette invasion de la presse permet d'ouvrir les portes sur l'univers marginal et interdit du Angers-Apache⁸¹.

•

L'Apache demeure à Angers jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale. En effet, quelques documents dénoncent encore ses méfaits en 1913⁸². Cependant, c'est en 1903, 1904 et 1905 que le phénomène connaît une grande ampleur à Angers. Pour l'essentiel, ces événements nocturnes ont eu une certaine incidence sur les Angevins. Néanmoins, il faut garder à l'esprit le fait que le journalisme presque naissant, le fait-diversier en l'occurrence, ne se privait pas d'amplifier la gravité des faits. Aussi, nous devons considérer l'apachisme comme une mode journalistique dans la mesure où cette figure de vaurien et ce climat de frayeur furent entretenus par la production à la chaîne des journaux. Repoussoir social, objet de la terreur, l'Apache a donc été haï par toute la population

78. RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *Histoire culturelle de la France*, t. 4, *Le temps des masses*, 1998, p. 63.

79. *Ibidem*, p. 66.

80. KALIFA, Dominique, « Les Apaches de Paris », *Magazine littéraire*, mai 1991, p. 68.

81. Pour reprendre le modèle d'expression Tout-Paris et Paris-Apache.

82. Arch. dép. de Maine-et-Loire, 62 alpha 29, lettre du président de l'association des agents de police de Maine-et-Loire au maire d'Angers, 3 mars 1913.

angevine. Menaçant la sécurité, la morale, il constituait le bouc émissaire par excellence. Inadapté social, récusant le travail et les modèles de l'ordre industriel, l'Apache constituait une « plaie sociale ». Aussi, l'éclairage porté sur la délinquance apache et le grand nombre des relations du type « Angers la nuit » ou « Attaques nocturnes » ont surtout mis l'accent sur la dangerosité de la voie publique et en somme, sur l'insécurité urbaine à la Belle Époque.

RESUME

Depuis la campagne pour l'élection présidentielle du 5 mai 2002, on parle beaucoup d'insécurité urbaine en France comme si ce phénomène était nouveau. Or, cet article s'applique à démontrer que ce fléau urbain existe depuis bien longtemps. Au début du ^{xx}e siècle, Angers, la « capitale » du Maine-et-Loire, se trouve envahie par de jeunes voyous que l'on appelle communément les Apaches. Ceux-là traduisent en vols et surtout en violence gratuite leur protestation contre une société dans laquelle ils ne trouvent pas leur place. Plusieurs caractéristiques fondamentales de cette délinquance juvénile sont donc étudiées successivement. Après avoir défini le contexte dans lequel naissent officiellement les Apaches, l'étude envisage un portrait physique et moral de ces malandrins. Elle fait ensuite une large place à leurs agissements et aux cadres spatio-temporels dans lesquels ils commettent leurs délits. Enfin, l'article met en évidence la puissance sociale de la presse angevine qui ne cesse, entre 1903 et 1905, de relater les méfaits de ces mauvais garçons, entretenant ainsi un climat de frayeur et d'insécurité à Angers.

ABSTRACT

Urban insecurity has been a very current topic since the campaign for the presidential election of May 5th, 2002, as if it was a new phenomenon. Yet, this article applies itself to showing that this urban scourge has been existing for a long time. At the beginning of the 20th century, Angers, the Maine-et-Loire's capital, was invaded by young delinquents who were called the Apaches. They committed thefts and above all, acts of gratuitous violence, as signs of protest against a society in which they could not find their place. Thus, several basic characteristics are successively examined. After defining the context in which the Apaches were officially born, this study focuses on a physical and moral portrait of these brigands. Then, an important part is devoted to their acts and to the different spatiotemporal contexts in which they committed their crimes. Finally the article emphasizes the social power of the press of Angers which, between 1903 and 1905, continually related these bad boy's wrongdoings and therefore, maintained a climate of fear and insecurity in Angers.